Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie

Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève

Band: 9 (1931)

Artikel: Portraits de femmes peints par Wyrsch : le portrait de Mme Girod de Naisey

Autor: Blondeau, Georges

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-728023

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PORTRAITS DE FEMMES PEINTS PAR WYRSCH

LE PORTRAIT DE Mme GIROD DE NAISEY

Georges BLONDEAU.

Le Musée d'Art et d'Histoire de Genève possède une intéressante toile due au pinceau du plus célèbre des peintres de la Suisse centrale au XVIIIe siècle. C'est le portrait d'une dame dont la facture et le coloris, inspirés par l'Ecole française, correspondent à la bonne période de la carrière artistique du maître de Buochs.

On sait que Melchior Wyrsch peignit un grand nombre de portraits de femmes [1]; cependant il ne saurait être rangé parmi les *peintres de la Femme*, à côté de Greuze et de Mme Vigée-Lebrun. En comparant deux de ses œuvres, qui se font pendant, on remarque presque toujours que le portrait d'homme est le meilleur au point de vue artistique.

Sa naissance et son éducation au milieu des pâturages de l'Unterwald, la rudesse de ses manières, l'austérité de ses mœurs, son mariage avec une femme laide et acariâtre, enfin son caractère réfléchi et consciencieux avaient fait de lui un esprit positif, peu accessible à la poésie d'un visage féminin. Sans cesse attaché à l'expression véridique des formes naturelles, son talent ne se permit jamais des interprétations idéalistes ou imaginatives.

Depuis le jour où le jeune élève de Kraus sentit en lui la vocation du portrait, pendant les trente années qu'il fréquenta la haute société suisse et française, jusqu'au moment où le pinceau et la palette tombèrent de ses mains, son but fut d'arriver à obtenir une ressemblance parfaite entre son œuvre et le visage de son modèle.

[1] Cf. nos études: « Les œuvres de jeunesse de Wyrsch. Les œuvres de Melchior Wyrsch de 1760 à 1765. Le peintre Wyrsch à Soleure (1765-1768) », *Indicateur d'antiquités suisses*, 1927, 1928 et 1930. — « Le peintre Melchior Wyrsch, sa famille, son iconographie et celle de sa femme », *Annuaire des Beaux-Arts en Suisse*, 1925-1927. — « La pharmacie Gassmann à Soleure et ses peintures par Wyrsch », *L'Art en Suisse*, Genève, 1926.

Il y réussit; car ses contemporains ont été unanimes à reconnaître que cette qualité fut la véritable cause de son succès. Dans ses portraits d'hommes, on sent que l'artiste a fait une étude préalable du caractère autant que de la physionomie du personnage qu'il allait représenter. Au contraire, lorsqu'une des élégantes de l'aristocratie ou de la riche bourgeoisie, qui formaient sa clientèle, venait s'asseoir devant son chevalet, Wyrsch ne faisait point de psychologie. Il n'essayait pas de scruter l'âme de son modèle en robe à paniers et cheveux poudrés à frimas. Peu favorisé par la nature, au point de vue physique, et atteint du plus disgracieux strabisme, il se sentait d'autant plus intimidé devant les femmes qu'elles étaient plus jeunes et plus jolies. L'artiste se contentait donc de fixer sur la toile l'image telle qu'elle se présentait à ses yeux.

Jamais Wyrsch ne consentit à rajeunir ou à embellir ses modèles féminins; c'est pourquoi on peut avoir la certitude de la ressemblance véritable dans tous ses portraits. Son dessin n'a rien de poncif; cependant, s'il arrive parfois que ses figures manquent d'expression et de vie, c'est beaucoup plus de la faute de ses clientes que celle de leur portraitiste.

Pendant longtemps, Melchior Wyrsch ne chercha point à varier la pose des dames et des jeunes filles qui se faisaient peindre par lui, guindées dans leurs corsages à baleines. Souvent aussi, dans un coloris trop heurté, il reproduisait le même geste, un peu précieux, de la main tenant une fleur ou un cahier de musique. Ce ne fut que plusieurs années après son installation en France que son goût finit par s'affiner et par réussir à mettre mieux en valeur la finesse des traits, l'élégance de la pose et la souplesse des formes féminines.

Plusieurs fois on le voit essayer, mais rarement il arrive à traduire tout le charme de la femme dans l'éclat de la jeunesse. Son portrait de Mlle de Vivis et celui de la baronne de Roll, exposés à Lucerne en 1928, respirent la fraîcheur et la grâce. Vraiment merveilleux sont les portraits de l'élégante Mme Droz de Rosel au musée de Besançon, de la « jolie lorraine » qu'était Mme de Vregille et surtout de la jeune femme que, dans les salons de la Nouvelle Intendance de Franche-Comté, on appelait « la belle Mme Vuilleret de Brotte ». Mais aux visages si charmants de ces reines de beauté, il manque quelque chose que leur austère portraitiste n'a pas osé solliciter de ses modèles: un léger sourire sur le carmin d'aussi jolies lèvres.

Cependant si le peintre ne cherche pas à flatter sa clientèle féminine, il sait lui plaire par ces à-côtés auxquels une femme ne reste jamais insensible. Le modelé et la carnation du visage sont attrayants, les mains fines et délicates sont toujours admirablement dessinées et peintes; enfin l'artiste apporte un soin minutieux dans l'exécution des moindres détails de la toilette. Sous son pinceau, la lumière fait ressortir l'harmonie des teintes claires; elle joue dans le chatoiement du satin et de la soie, la transparence de la gaze et de la mousseline, la finesse des dentelles, et surtout elle met en valeur la légèreté vaporeuse des hautes coiffures à la Marie-

Antoinette. Toutes les élégances d'une mode, dont nos contemporaines ne connaissent pas le raffinement, le portraitiste les traite avec une habileté, une précision, une exactitude remarquables. Le modèle féminin se reconnaît mieux lui-même dans les

Fig. 1. — Wyrsch. Portrait de Mme Girod de Naisey, 1777.

accessoires de sa toilette que dans la reproduction véridique de son visage. Et, dans le siècle de la marquise de Pompadour et de la Dubarry, où la femme est la souveraine des Arts, le peintre de l'Unterwald devient l'émule des Van-Loo, de Largillière, de Drouais et de Louis Tocqué.

C'est en effet avec ce dernier peintre, bien français, que l'artiste suisse partage le don si délicat d'être « le peintre compréhensif des femmes âgées ». Si certains portraits de jeunes filles et de jeunes femmes peints par Tocqué et par Wyrsch sont critiqués avec quelque raison, leurs portraits de vieilles dames ou de femmes dans l'âge mûr sont toujours appréciés par leur haute valeur artistique.

Wyrsch n'avait que vingt-huit ans lorsqu'il brossa les vigoureux portraits de Mmes Anna Hirtzel et Wirtz (1760) qui ont paru à des expositions rétrospectives en Suisse et en France. Cinq ans plus tard, il met tout son jeune talent à portraiturer Mme Hedlinger, la belle-sœur du médailleur qui l'a encouragé dans la carrière de l'Art. Peintre réaliste, il rend avec fidélité les rides qui sillonnent les visages de Mmes Rambaud (1774) et Moutrille (1776), femmes, mères et grand'mères de riches négociants bisontins. Il peint la douairière de Vezet (1775), la comtesse de Mollans (1774), la présidente de Montureux (1773), et l'octogénaire Mme Buson de Champdivers sans artifices de métier, mais aussi sans négliger la distinction aristocratique de leurs visages. Ses portraits de Mme Baratte (1769) et de la femme du pharmacien soleurois Gassmann (1783) sont des chefs-d'œuvre de ce genre. Avec une délicatesse et un sens consciencieux, il fixe la douce mélancolie de ces figures fanées, et n'essaie pas de « réparer des ans l'irréparable outrage ».

Dans l'interprétation de l'image d'une femme, à l'automne de la vie, Wyrsch excelle. Sans la rajeunir, il sait rendre agréable, et parfois même attachante, la physionomie de celle qui fut belle et adulée autrefois et qui maintenant, par son esprit et son affabilité, réussit à charmer sans essayer de plaire. Parmi ces portraits que les limites de cet article ne nous permettent pas de citer, tant ils sont nombreux, l'un est caractéristique : celui de la femme du docteur Rougnon (1784), bien supérieur à celui de cette même jeune et jolie fille d'une créole martiniquaise, que Wyrsch avait déjà portraiturée quinze ans auparavant.

* * *

L'ovale (haut. 0,68 ; larg. 0.56) qui est exposé à Genève rentre dans cette dernière catégorie *(fig. 1)*. Son intérêt réside moins dans la grâce plantureuse et déjà mûre du modèle que dans la sincérité de l'expression, marque certaine de la ressemblance.

Cette bonne peinture représente une femme dont les traits un peu empâtés ne trahissent cependant pas soixante-dix printemps (une femme n'a que l'âge qu'elle paraît), et qui ont conservé, dans la vivacité du regard, une grande intensité de vie. La commissure accentuée des lèvres indique une certaine fierté de caractère cadrant avec le port majestueux du buste. Les cheveux gris, dédaigneux de la poudre, se relèvent sans postiche sous un bonnet de dentelle des plus seyants. La toilette est élégante. Une écharpe de tulle bouillonné, dont le dessin est délicat, voile l'ampleur du décolletage. Les plis du manteau en satin ivoirine et le grand châle de fourrure

claire, qui enveloppent les épaules, sont habilement traités. Dans une harmonie de demi-teintes très douces, l'ensemble produit un heureux effet.

Les visiteurs du Musée de Genève et ceux de l'Exposition de l'Art suisse du XVe au XIXe siècle, à Paris en 1924, sont unanimes à reconnaître l'intelligence et le talent avec lesquels Wyrsch a su donner à cette physionomie un charme spécial, exempt de banalité et de convention. Plusieurs d'entre eux ont désiré savoir quelle était cette dame, à laquelle le catalogue a dû, jusqu'à maintenant, laisser l'anonymat. Le principal intérêt de cette étude sera de la leur faire connaître.

On sait que Wyrsch avait l'habitude d'inscrire au dos de ses portraits les noms, prénoms, âge et qualité de ses modèles, avec sa signature et la date de l'exécution de la peinture. Le rentoilage de l'ovale qui nous occupe ne permet plus aujourd'hui de voir la notice qui se trouve au verso de la toile primitive. Mais elle a été lue par M. Valloton, son précédent propriétaire, avant de faire rentoiler la peinture et de la vendre à la Société Auxiliaire du Musée d'Art et d'Histoire de Genève, en juillet 1914. M. Valloton n'a retenu, dans sa mémoire, que les derniers mots de cette notice: ..... *épouse du conseiller Garde des Sceaux de la chancellerie près le Parlement de Besançon, peint par Wyrsch en* 1777. Ces indications ont été suffisantes pour nous permettre d'identifier le modèle et d'établir, de la façon la plus certaine, qu'il s'agit du *Portrait de Mme Girod de Naisey.*

Cette famille, de bonne bourgeoisie, est originaire de Mignovillars, dans les montagnes du Haut-Jura, en Franche-Comté. Elle a formé plusieurs branches à Nozeroy, dans la Grande Judicature de St-Claude et à Besançon, où quelques-uns de ses membres occupèrent des charges dans la magistrature, le clergé, l'armée et l'administration.

Né à Mignovillars dans les premières années du XVIIIe siècle, Claude-Antoine Girod, conseiller du roi, fut d'abord receveur des impositions à Salins, puis trésorier dans l'armée du duc de Maillebois et plus tard trésorier principal des troupes à Besançon. En 1764, il se rendit acquéreur de l'office de Garde des Sceaux à la Chancellerie du Parlement de Franche-Comté, charge qui lui procura la noblesse. Il avait acheté, en 1760, la terre de Naisey, dont il prit le nom, et celle de Vienney, puis les seigneuries de Novillars, Amagney, Montrond et Chantrans en 1766. Il mourut en charge, dans son château de Naisey le 23 mai 1783.

Claude-Antoine Girod s'était marié à Salins, le 26 avril 1735, avec Claudine-Pierrine, fille de l'avocat Jacques-François Brocard, née en cette ville le 20 mars 1707. C'est elle qui fut portraiturée par Wyrsch.

De cette union sont issus huit enfants: 1° L'aîné, Claude-François Girod de Novillars, né en 1739, officier de cavalerie, marié en 1769 à Françoise-Eléonore Simonin de Vermondans; il en eut trois filles et quatre fils dont la descendance subsiste.

2° Justin Girod de Chantrans (1751-1841), le célèbre naturaliste. D'abord officier

du génie, chevalier de St-Louis et de la Légion d'honneur, il démissionna pour se consacrer à des recherches scientifiques qui servirent de base à Vaucher, de Genève, pour son *Histoire des conserves d'eau douce;* il mourut sans alliance.

3° Jean-Baptiste-Antoine-René Girod de Montrond, capitaine au Corps royal du génie, marié en 1777 à Jeanne-Charlotte Rousseau de Vermot, qui ne laissa que quatre filles.

4° Claude-Marie Girod, religieux de l'abbaye de Citeaux.

5° Victor-Bonaventure Girod de Vienney, né en 1740, trésorier de la guerre au comté de Bourgogne. Ce dernier fit un brillant mariage en épousant, à Besançon, le 15 février 1779, Claudine-Charlotte-Françoise, dame de Mont-St-Léger, fille du marquis de Jaquot. Leur fils, Louis-Philippe -Joseph Girod de Vienney fut tenu sur les fonts baptismaux le 9 avril 1781 par le marquis de St-Simon, représentant Philippe d'Orléans, duc de Chartres, prince du sang et petit-fils du Régent. Il fut préfet de l'Empire, créé baron de Trémont en 1811 et mourut sans postérité.

6° Rose-Victoire Girod qui épousa, en 1773, Pierre de Pons, chevalier, seigneur d'Ouville, commandant pour le roi la place d'Haguenau.

7° Henriette Girod. 8° Reine Girod. Ces deux dernières se firent religieuses au couvent des Ursulines de Salins.

Claudine Pierrine, veuve du garde des Sceaux Claude-Antoine Girod, testa à son tour en 1786, mourut à Naisey le 13 février 1791 et fut enterrée dans l'église de cette paroisse.

On ignore quelles circonstances firent échouer, dans la vitrine de la Galerie Bernheim, à Lausanne, le portrait de Mme Girod de Naisey, peint par Wyrsch.

Sept ans après l'exécution de cette toile, le fondateur de l'Ecole de peinture de Besançon quitta la France, en pleine possession de son talent. L'excès de travail avait altéré sa santé, et bientôt ses yeux éteints ne virent plus la lumière du jour. Désormais, au milieu des vertes prairies de son pays natal, il ne resta au peintre aveugle que le lointain et fugitif souvenir des élégantes et jolies femmes qui avaient posé devant son chevalet.